www.e-rara.ch

Tome soixante-troisième

[Lettre XLI - L]

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library

LETTRE XLI.

A M. THIROUX DE CROSNE,

MAITRE DES REQUETES.

Aux Délices, mars.

MONSIEUR,

1763. Vous vous êtes couvert de gloire, et vous avez donné de vous la plus haute idée, par la manière dont vous avez parlé dans ce nombreux conseil, dont vous avez enlevé les suffrages. Permettez-moi de vous en faire mon compliment, ainsi que mes remercîmens. Si vous faites ce petit voyage que vous avez projeté dans nos cantons, moitié catholiques, moitié hérétiques, vous verrez tous les cœurs voler au devant de vous, et je vous assure que votre arrivée fera un triomphe. Je ne ferai pas, Monsieur, le moins empressé à vous rendre mes hommages. Les philosophes doivent vous chérir, et les intolérans mêmes doivent vous estimer. Je vous respecte et je prends la liberté de vous aimer. Je souhaite, pour le bien des hommes, que votre réputation vous mène incessamment aux grandes places que vous méritez. En fesant des vœux pour vous, j'en fais pour ma patrie, que j'aimerais davantage si elle avait plus de citoyens tels que vous.

Je n'ose me flatter du bonheur de vous voir, mais je le désire avec une passion égale au respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc. 1763.

LETTRE XLII.

A M. DAMILAVILLE.

Le 15 de mars.

MON cher frère, il y a donc de la justice sur la terre; il y a donc de l'humanité. Les hommes ne sont donc pas tous de méchans coquins, comme on le dit.

Il me semble que le jour du conseil d'Etat est un grand jour pour la philosophie. C'est le jour de votre triomphe, mon cher frère; vous avez bien aidé à la victoire; vous avez servi les *Calas* mieux que personne.

Tout le monde dit que M. de *Crosne* a rapporté l'affaire avec une éloquence digne de l'auguste assemblée devant laquelle il parlait. Il est devenu célèbre tout d'un coup. C'est un jeune homme d'un rare mérite, et qui est un peu de nos adeptes, avec la prudence convenable; le temps n'est pas encore venu de s'expliquer tout haut. Je parie que le marquis *Simon le Franc* est fâché de ce succès, et que son frère a dit la messe pour obtenir de DIEU que la requête fût rejetée.

Je reçois la jolie préface imprimée à Genève aux dépens des chirurgiens-dentistes; je crois que vous

——— recevrez bientôt la *Relation du voyage*, imprimée
1763. à Paris, *aux dépens* de *Simon le Franc.*

J'embraſſe plus que jamais mon cher frère. *Ecr. l'inf.*

On dit que mademoiſelle *Clairon* viendra bientôt voir le ſauveur *Tronchin* à Genève; nous la prierons de jouer ſur notre petit théâtre quand elle ſe portera bien. Ce ſera une de nos ſingularités d'avoir eu *Clairon* et *le Kain* dans notre baſſin des Alpes. Pour les comédiens de Paris, je leur conſeille de mettre ſur leur porte: *maiſon à louer.*

LETTRE XLIII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 15 de mars.

M. *Tronchin*, Mademoiſelle, m'a dit que votre état demande les plus grands ménagemens et l'attention la plus ſcrupuleuſe, et que vous riſquez beaucoup ſi vous voyagez dans le temps de vos accès.

Vous avez demandé qu'on vous louât un appartement à Genève, dans le voiſinage de M. *Tronchin*; non-ſeulement il n'y en a point, mais, s'il y en avait, il ſerait d'une cherté exceſſive. Il y a même une famille conſidérable de Genève qui, ne pouvant trouver à ſe loger cette année, eſt obligée d'aller habiter un petit château que je poſsède à une lieue de la ville. Genève, d'ailleurs, n'eſt pas

un séjour qui vous convienne, et on n'y honorerait pas vos talens comme à Paris. 1763.

Nous sommes actuellement, madame *Denis* et moi, aux Délices. C'est une maison de campagne assez agréable, mais les appartemens que nous pouvons donner sont bien mal disposés. Vous choisirez celui qui vous conviendra le mieux; ce sont plutôt des chambres que des appartemens. Madame *Denis* est malade; je le suis aussi; M. *Tronchin* viendra dans notre hôpital pour nous trois. Nous irons passer la belle saison dans le petit château de Ferney, où vous serez beaucoup plus commodément logée. Ferney est à deux lieues de Genève; on rendra compte tous les jours de votre état à M. *Tronchin*, qui veillera sur votre santé.

Voilà, Mademoiselle, ce que je vous propose: l'état de madame *Denis* et le mien nous condamnent à un régime et à une retraite convenables à votre situation présente. Cependant, si vous voulez apporter un habit de fête pour le temps de votre convalescence, nous mettrons aussi les nôtres pour la célébrer. Il est juste que la descendante de *Corneille* voye la personne du monde qui fait le plus d'honneur à son grand-père, et que j'aye la consolation dans ma vieillesse de me trouver entre vous et elle.

J'ai l'honneur d'être, Mademoiselle, avec tous les sentimens qui vous sont dus, etc.

LETTRE XLIV.

A M. LE CHEVALIER DE LA MOTTE-GEFRARD, LIEUTENANT-COLONEL, etc.

Mars.

1763. Je suis très-fâché, Monsieur, que vous soyez compris dans la réforme, mais consolez-vous ; la France a la guerre tous les sept ans, et, pour peu que la bonne volonté vous dure, vous exercerez le grand art de faire tuer du monde méthodiquement. Je me croirais très-heureux, très-honoré, et je me donnerais les airs d'un homme considérable, si je pouvais recevoir quelques-uns de vos ordres, et être à portée de faire parvenir à M. le duc de *Choiseul* la commission que vous me donneriez. Vous savez ce que c'est que les faibles bontés d'un ministre pour un pauvre reclus de mon espèce. Il souffre quelquefois que je lui écrive, et c'est très-rarement. Je suis confondu, comme de raison, dans la foule de ceux dont il se souvient. Je ne dois pas, en vérité, prétendre davantage ; mais, s'il se présentait quelque occasion où je pusse, sans faire l'insolent, être votre commissionnaire, je ne manquerais pas de vous obéir. Je recevrai, avec reconnaissance, le manuscrit du bacha de *Bonneval* que vous voulez bien m'offrir, et j'en ferai l'usage que vous ordonnerez. Je vous

avoue que je ferais curieux de savoir les motifs de sa conversion à la foi musulmane. Apparemment qu'un brave guerrier comme lui a été plus touché des conquêtes de *Mahomet* que de l'humilité de *Jésus-Christ*. Il y a je ne sais quoi dans ce *Mahomet* qui impose. Les religions sont comme les jeux du trictrac et des échecs, elles nous viennent d'Asie. Il faut que ce soit un pays bien supérieur au nôtre, car nous n'avons jamais inventé que des pompons et des falbalas; tout nous vient d'ailleurs, jusqu'à l'inoculation. 1763.

Je n'ai pas l'honneur de vous répondre de ma main, parce que je deviens aveugle comme le vieux *Tobie*.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus respectueux et les plus vrais, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 21 de mars.

Mes anges croient recevoir un gros paquet de vers, mais ce n'est que de la prose. Cette prose vaut mieux que des vers; c'est un projet d'éducation que M. de *la Chalotais* doit présenter au parlement de Bretagne, et sur lequel il m'a fait l'honneur de me consulter. Si mes anges veulent

1763. le parcourir, je crois qu'ils en feront contens. Je vous supplie de vouloir bien le lui renvoyer contresigné, soit *duc de Praslin*, soit *Courteille*.

Si le procureur général de Toulouse avait fait de tels ouvrages, au lieu de poursuivre la mort de *Jean Calas*, je le bénirais au lieu de le maudire.

Je ne sais point encore quel parti prendra mademoiselle *Clairon*. Je lui ai offert un logement chez moi ; car assurément elle n'en trouverait pas à Genève ; et cette ville à consistoire n'est pas trop faite pour une comédienne. M. *Tronchin* prétend que le voyage peut lui être funeste, dans l'état où elle est. Il assure de plus qu'elle ne peut jouer d'une année entière, sans être en danger de mort. La comédie va être abandonnée ; la nôtre l'est aussi. Maman *Denis* est toujours malade, et je suis plus misérable que jamais. Ma consolation est la journée du 7 de mars, ce conseil d'Etat de cent personnes, ce qui ne s'était jamais vu, cet arrêt qui est déjà la justification des *Calas*, cette joie du public, et ce cri unanime contre le capitoul *David*. Tous ces *David* me déplaisent, à commencer par le roi *David*, et à finir par *David* le libraire.

Mes anges ont-ils trouvé quelque gros marguillier de Saint-Eustache qui ait déterré l'extrait baptistère d'un *Corneille*, fils d'un *Pierre Corneille*, gentilhomme ordinaire du roi, et d'une *le Cochois*. Il ne m'est point venu de nouveaux *Corneille ;* mais, s'il m'en venait, ils ne m'ennuieraient pas plus que la Sophonisbe du grand *Pierre*, que je fais actuellement imprimer. Je ne sais si je vivrai assez long-temps pour finir cet ouvrage. Je presse *Cramer* tant que je

peux; car j'aime à corriger des épreuves, et je crains les œuvres posthumes. 1763.

Je présente mes tendres respects à mes anges, et je leur demande pardon du gros paquet.

LETTRE XLVI.

A M. DE LA CHALOTAIS.

Aux Délices, 21 de mars.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous renvoyer, par M. d'*Argental*, le manuscrit que vous avez bien voulu me confier, et je vous assure que c'est avec bien de la peine que je m'en dessaisis. Il le fera contre-signer par M. le duc de *Praslin*, ou par quelqu'autre contre-signeur.

Ne doutez pas que cet ouvrage ne soit imprimé dans plus d'une ville, dès qu'il l'aura été à Rennes. Il sera bien plus aisé de le contrefaire que de l'imiter. Vous me ferez une très-grande grâce, Monsieur, de daigner me faire parvenir le *Mémoire sur l'origine du parlement*. Si le paquet est gros, je vous prierai de l'adresser pour moi à M. *Damilaville*, premier commis du vingtième, quai Saint-Bernard, à Paris. Si le volume n'est pas considérable, comme je le crains, ayez la bonté de me l'envoyer en droiture.

J'ai peur de n'avoir pas des notions assez justes de cette origine; car, à commencer par l'origine du monde, je n'en vois aucune bien claire. Elles ressemblent assez aux généalogies des grandes maisons, qui commencent toutes par des fables. Quoique

1763 le nouveau tableau des sottises du genre-humain soit déjà achevé d'imprimer sous le titre d'Essai sur l'histoire générale, je n'en profiterai pas moins des lumières que vous aurez la bonté de me communiquer. Tout se rajuste au moyen de quelques cartons.

Vraiment, Monsieur, *le Jugement de la raison* est un joli sujet; mais les *Appels à la raison* sont déjà oubliés; et les plaisanteries ne sont bonnes que quand elles sont servies toutes chaudes. D'ailleurs il me paraît bien difficile que la raison prononce sur les enfans de *Loyola*, sans dire son avis sur ceux de cet extravagant *François d'Assise*, et de cet énergumène de *Dominique*, et de cet insolent *Norbert*, et de tous ces instituteurs de milice papale, toujours à charge aux citoyens, et toujours dangereuse pour les gouvernemens.

Je me chargerais bien pourtant, et très-volontiers, d'être le greffier de la raison dans un tribunal dont vous êtes le premier président; mais je suis depuis long-temps occupé d'une affaire qui n'est ni moins raisonnable ni moins pressante; c'est malheureusement contre le parlement de Toulouse. La destinée a voulu qu'on me vînt chercher dans les antres des Alpes pour secourir une famille infortunée, sacrifiée au fanatisme le plus absurde, et dont le père a été condamné à la roue sur les indices les plus trompeurs. Vous aurez sans doute entendu parler de cette aventure: elle intéresse toute l'Europe; car c'est le zèle de la religion qui a produit ce désastre. Il me paraît que, grâce à vous, Monsieur, on est plus raisonnable dans l'Armorique que dans

la Septimanie. Les têtes bretonnes tiennent de *Locke* et de *Newton*, et les têtes toulousaines tiennent un peu de *Dominique* et de *Torquemada.* 1763.

Je vous avoue que j'ai eu une grande satisfaction quand j'ai su que tout le conseil, au nombre de cent juges, avait condamné d'une voix unanime le zèle avec lequel huit catholiques toulousains ont condamné à la roue un père de famille, parce qu'il était huguenot; car voilà à quoi se réduit tout le procès.

J'ai lu les deux tomes de votre société d'agriculture, et j'en ai profité. J'ai fait semer du fromental; j'ai défriché; j'ai fait une terre de sept à huit mille livres de rente, d'une terre qui n'en valait pas trois mille. Cette occupation de la vieillesse vaut mieux que de faire des Agésilas et des Suréna. Cependant j'en fais encore pour mon malheur, mais je n'en ferai pas long-temps: *vox quoque Mœrim deficit;* ce qui ne me *deficit* point, c'est l'estime très-respectueuse et le sincère attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XLVII.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 23 de mars.

1763. Mon cher frère, l'illustre frère, qui daigne tant aimer Brutus, me paraît avoir suppléé, par sa brillante imagination, à ce qui manque à cette pièce. Je ne peux en conscience lui en savoir mauvais gré. Un tel suffrage et le vôtre sont d'une grande consolation. Je me souviens que, dans la nouveauté de cette pièce, feu *Bernard de Fontenelle* et compagnie prièrent l'ami *Thiriot* de m'avertir sérieusement de ne plus faire de tragédies. Ils lui dirent que je ne réussirais jamais à ce métier-là. J'en crus quelque chose, et cependant le démon du théâtre l'emporta. Parlez-en à frère *Thiriot*, il vous confirmera cette anecdote, car il a la mémoire bonne.

Je vous renouvelle mes félicitations sur le succès des *Calas*. J'ai appris une des raisons du jugement de Toulouse, qui va bien étonner votre raison.

Ces visigots ont pour maxime que quatre quarts de preuve et huit huitièmes font deux preuves complètes; et ils donnent à des ouï-dire le nom de quarts de preuves et de huitièmes.

Que dites-vous de cette manière de raisonner et de juger? est-il possible que la vie des hommes dépende de gens aussi absurdes? Les têtes des Hurons et des Topinambous sont mieux faites.

Pour notre ami *Pompignan*, les preuves de son

ridicule ſont complètes. Je vous répète que cet homme ſerait bien dangereux, s'il avait autant de pouvoir que d'impertinence. Je ſais de très-bonne part qu'il ne vint à Paris que dans le deſſein de ſe faire valoir auprès de la cour, en perſécutant les philoſophes. Les *quarts* de plaiſanterie qui ſont dans la *Relation du voyage de Fontainebleau*, et les *huitièmes* de ridicule dont l'*Hymne* eſt parſemée, feront pour lui un affublement complet. Cet homme voulait nuire, et il ne fera que nous réjouir. 1763.

Vous m'avez promis quelques articles de l'*Encyclopédie*, je les attends comme les articles de mon ſymbole.

Buvez, mes très-chers frères, à la ſanté de votre vieux frère *Voltaire*.

LETTRE XLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de mars.

La lettre de mes anges, du 15 de mars, eſt vraiment un bien bon ouvrage, mais je voudrais qu'on leur donnât par plaiſir à commenter Othon, la Toiſon d'or et Sophonisbe, etc. etc., la patience leur échapperait comme à moi; et ſi, pour ſe conſoler, ils reliſaient Iphigénie, ils ſe mettraient à genoux devant *Jean Racine*.

Que m'importe que *Pierre* ſoit venu avant ou après! Cela n'entre pour rien dans mes plaiſirs ou

——— dans mes dégoûts; c'eſt l'ouvrage que je juge, et
1763. non l'homme. Je veux que *Pierre* ait cent fois plus de génie que *Jean*; *Pierre* n'en eſt que plus condamnable d'avoir fait un ſi déteſtable uſage de ſon génie, dans la force de ſon âge. Je ne peux me plaindre de la bonté avec laquelle vous parlez d'un Brutus et d'un Orphelin; j'avouerai même qu'il y a quelques beautés dans ces deux ouvrages; mais encore une fois, vive *Jean!* Plus on le lit, et plus on lui découvre un talent unique, ſoutenu par toutes les fineſſes de l'art. En un mot, s'il y a quelque choſe ſur la terre qui approche de la perfection, c'eſt *Jean*. Je n'ai commenté *Pierre* que pour être utile à ma pupille et au public, et je ne peux être utile qu'en diſant la vérité.

Comme il faut joindre l'agréable à l'utile, voici quelques exemplaires de la relation du marquis de *Pompignan*, faite par lui-même; il y a là je ne ſais quoi de naïf qui me fait plaiſir.

Vous m'ordonnez de vous envoyer une certaine Olimpie pour laquelle je me refroidiſſais beaucoup; c'eſt un enfant que j'étouffais de careſſes. Quand il était au berceau je l'aimais trop, et peut-être à préſent je ne l'aime pas aſſez; je crains qu'on ne lui donne du ridicule dans le monde, car, à moins que le bûcher ne ſoit le plus beau des ſpectacles, il peut devenir grande matière à ſifflets. Je vais ſur le champ faire chercher Olimpie; je dois en avoir encore une aſſez mauvaiſe copie, mais je vous l'enverrai telle qu'elle eſt, pour ne pas vous faire attendre.

LETTRE

LETTRE XLIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 30 de mars.

J'AI envoyé votre lettre à M. le duc de *Villars*, à l'instant que je l'ai reçue. Je n'ai pu, monseigneur le Duc, la porter moi-même, attendu que les vents et les neiges me poursuivent jusque dans le printemps ; c'est un petit inconvénient attaché à la beauté de notre payſage bordé par quarante lieues de glace. On dit que c'est ce qui me rend quinze-vingt, et que j'aurai des yeux avec les beaux jours ; j'en doute beaucoup, car, lorsqu'on est dans la soixante et dixième année, rien ne revient. Je ne parle pas pour les maréchaux de France qui auront leurs septante ans, comme nous autres chétifs ; nosseigneurs les maréchaux sont d'une meilleure pâte ; et je suis sûr que, quand vous serez leur doyen, comme vous l'êtes de l'académie, vous serez le plus joyeux de la bande. Notre confrère M. de *Pompignan* n'est pas si gai, quoiqu'il fasse rire tout le monde. Je ne crois pas que son sermon soit parvenu jusqu'à vous ; c'est son panégyrique qu'il a fait prononcer dans l'église de son village de Pompignan, et dont il est l'auteur ; il l'a fait imprimer à Paris, et vous croyez bien qu'il a été affublé de plus de brocards que n'en a jamais essuyé feu M. *Chiantpot-la-perruque*. 1763.

1763. Un M. de *Radonvilliers*, ci-devant jéſuite, eſt votre autre confrère académicien. Il était, comme vous ſavez, fort recommandé par la cour, et en conſéquence il a obtenu ſix boules noires. Nos pauvres gens de lettres tout effrayés, craignant d'être perdus à la cour, ont fouillé vîte dans leurs poches, et ont montré, par les boules noires qui leur reſtaient, qu'ils en avaient donné de blanches; de façon qu'il a été bien avéré que c'étaient meſſieurs de la cour eux-mêmes qui avaient fait ce petit préſent à M. de *Radonvilliers*. Cela fait voir qu'il y a des malins par-tout.

Pour M. le duc de *Villars*, votre confrère en pairie, en académie et en gouvernement de province, il eſt engraiſſé et embelli depuis environ trois ſemaines; ſes créanciers ont appris, avec une joie incroyable, la mort de madame la maréchale ſa mère; mais, pour moi, j'en ai été très-affligé. Je crois qu'il reſtera encore quelque temps à Genève; ce n'eſt pas qu'il y ſoit amoureux, mais *Tronchin* qui eſt malade, et qui ne ſort pas de ſon lit, lui promet de le guérir radicalement.

Ah! Monſeigneur, je n'ai point du tout l'eſprit plaiſant, et je ne ſais plus que faire de ma fiancée. Vous devriez bien, quand vous ſerez de loiſir, faire des mémoires de votre vie; ils ſeraient écrits du ſtyle de ceux de M. le comte de *Grammont*, et ils contiendraient des choſes plus intéreſſantes, plus nobles et plus gaies. Eſt-ce que vous ne ſerez jamais aſſez ſage pour paſſer trois ou quatre mois à Richelieu? Vous repaſſeriez tout ce que vous avez fait dans votre illuſtre et ſingulière vie, et perſonne ne

peindrait mieux que vous les ridicules de votre siècle. Vraiment notre victoire des *Calas* est bien plus grande qu'on ne vous l'a dit; non-seulement on a ordonné l'apport des pièces, mais on a demandé au parlement compte de ses motifs. 1763.

Cette demande est déjà une espèce de réprimande; quand on est content de la conduite des gens, on n'exige point qu'ils disent leurs raisons. Aussi M. *Gilbert*, grand parlementaire, n'était point de cet avis.

Le quinze-vingt *V.* se met à vos pieds.

LETTRE L.

A M. HELVETIUS.

Mars.

Orate, fratres, et vigilate. Sera-t-il donc possible que, depuis quarante ans, la *Gazette ecclésiastique* ait infecté Paris et la France, et que cinq ou six honnêtes gens bien unis ne se soient pas avisés de prendre le parti de la raison ? pourquoi ses adorateurs restent-ils dans le silence et dans la crainte ? Ils ne connaissent pas leurs forces. Qui les empêcherait d'avoir chez eux une petite imprimerie, et de donner des ouvrages utiles et courts, dont leurs amis seraient les seuls dépositaires ? C'est ainsi qu'en ont usé ceux qui ont imprimé les dernières volontés de ce bon et honnête curé. Il est certain que son témoignage est du plus grand poids, et qu'il peut faire un bien infini. Il est

encore certain que, vous et vos amis, vous pourriez
1763. faire de meilleurs ouvrages avec la plus grande facilité, et les faire débiter sans vous compromettre. Quelle plus belle vengeance à prendre de la sottise et de la persécution que de les éclairer ? soyez sûr que l'Europe est remplie d'hommes raisonnables, qui ouvrent les yeux à la lumière. En vérité, le nombre en est prodigieux ; et je n'ai pas vu, depuis dix ans, un seul honnête homme, de quelque pays et de quelque religion qu'il fût, qui ne pensât absolument comme vous. Si je trouve en mon chemin quelque étranger qui aille à Paris, et qui soit digne de vous connaître, je le chargerai pour vous de quelques exemplaires, que j'espère avoir bientôt, du même ouvrage qu'un anglais vous a déjà remis. C'est à peu-près dans ce goût simple que je voudrais qu'on écrivît ; il est à la portée de tous les esprits. L'auteur ne cherche point à se faire valoir ; il n'envie point la réputation, il est bien loin de cette faiblesse ; il n'en a qu'une, c'est l'amour extrême de la vérité. Vous m'objecterez qu'il ne l'a dite qu'à sa mort : je l'avoue et c'est par cela même que son ouvrage doit produire le plus grand fruit, et qu'il faut le distribuer : mais, si on peut en faire un meilleur sans rien risquer, sans attendre la mort pour donner la vie aux ames, pourquoi ne le pas faire ? Il y a cinq ou six pages excellentes et de la plus grande force, dans une petite brochure qui paraît depuis peu (*), qui perce avec peine à Paris, et que vous aurez vue sans doute. C'est un grand dommage que l'auteur y parle sans cesse de lui-même,

(*) Lettre de *J. J. Rousseau* à *Christophe de Beaumont*, archevêque de Paris.

quand il ne doit parler que de choſes utiles. Son titre eſt d'une indécence impertinente, ſon ridicule amour propre révolte ; c'eſt *Diogène*, mais il s'exprime quelquefois en *Platon*. Croiriez-vous que ces audacieuſes ſorties contre un monſtre reſpecté, n'ont révolté perſonne ; et que ſa philoſophie a trouvé autant de partiſans que ſa vanité cynique a eu de cenſeurs ? Oh ! ſi quelqu'un pouvait rendre aux hommes le ſervice de leur montrer les mêmes vérités, dépouillées de tout ce qui les défigure et les avilit chez cet écrivain, que je le bénirais ! Vous êtes l'homme, mais je ſuis bien loin de vous prier de courir le moindre riſque. Je ſuis idolâtre du vrai, mais je ne veux pas que vous haſardiez d'en être la victime. Tâchez de rendre ſervice au genre-humain ſans vous faire le moindre tort. 1763.

Ce ſont là, Monſieur, les vœux de la perſonne du monde qui vous eſtime le plus, et qui vous eſt le plus attachée. J'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéiſſante ſervante,

De Mitèle.